

Il était une bergère...

Au loin, sur les mers cristallines et néanmoins boueuses en cette saison, flottent, éparpillées, les planches et les panneaux défraîchis de ce qui fut mon carrelet. Enfin, quand je dis « mon » carrelet, je devrais dire le carrelet branlant que m'a légué mon grand-père il y a quinze ans. L'héritage a sauté une case, une étape plutôt, le désintérêt de mon père pour le littoral, lui qui ne trouve son ivresse dans un long séjour à la montagne. Il ignore ce que je ressens face à « l'indéfinissable douceur » qui illumine la plage au matin. En Charente-Maritime, un carrelet est ce qu'on appelle de façon savante une pêcherie sur pilotis, et cela permet de pratiquer la pêche au carrelet. Le bâtiment lui-même est une construction en bois, carrée, posée sur de hauts pilotis, en saillie sur la mer. Sa hauteur permet de manœuvrer un filet, également carré, que l'on plonge dans l'eau à marée haute et dont le nom exact est « carrelet ». Une passerelle en bois longue d'une vingtaine de mètres, relie le bâtiment à la côte. Celui dont j'ai hérité est situé à l'entrée d'une plage pierreuse, à environ dix kilomètres au sud de La Rochelle.

J'aime m'extasier debout, face à la baie ouverte sur la mer ou chercher l'inspiration sur la falaise et me réciter des vers, le regard cherchant à saisir d'un coup le ciel dans toute son étendue, avec pour seule limite les côtes floues de Ré au loin.

Mais je reviens à notre père, qui est un indécrottable marcheur tutoyant les cimes de ses semelles rigides et de ses deux bâtons de marche, le dos meurtri par un haut sac, son crâne dégarni coiffé d'une vieille casquette noire de transpiration. Né sur le littoral, notre père ne s'y est jamais senti à l'aise et j'en ignore la raison. A chaque fois que je vante les charmes de nos côtes, mon géniteur me lance, « Arrête fiston, l'écume me monte au nez ! ».

Quand je parle de mon carrelet au présent, c'est un abus de langage, la mer, « toujours recommencée » ayant flanqué dans les flots turbulents mon fragile héritage. Une tempête mémorable, qu'on aimerait pourtant oublier, a ruiné d'un coup mes efforts de reconstruction. Dans la baie, le petit édifice a cédé dès les premiers assauts alors que les ouvrages d'art réalisés le long des plages de notre estuaire pour freiner la violence océanique ont tenu le coup. Les vagues, refusées par un front si brutal, se sont acharnées sur mon ouvrage, maillon faible de la côte, au point de le démanteler.

Pendant de longues semaines, suite au drame, j'ai pris mes distances avec l'océan. J'ai oublié le carrelet. Sa chute était prévisible. Grand-père Sylvestre l'avait construit de ses mains au croisement de deux courants. Un bon plan pour la récolte de coquillages et autres crustacés, mais pas pour la pérennité de l'ouvrage.

Ah on y était tranquille ! Pas de voisinage, vu que les gens d'ici, connaissant l'endroit, avaient pris soin de ne jamais s'aventurer à construire pareil ouvrage en ces lieux impropices. Mais l'ancêtre, originaire de Savoie, manquait des connaissances nécessaires pour faire le bon choix. Des voisins complaisants lui avait timidement déconseillé de tenter l'aventure, mais l'autre en avait pris ombrage et s'était cru soudain être le plus malin.

La construction, qui avait nécessité un doublement des piliers de soutien et l'apport d'énormes blocs de bétons et de pierres non moins considérables, avait duré plus longtemps que prévu. Les autorités maritimes avaient bien rechigné à autoriser pareille implantation mais grand-père Sylvestre avait tenu bon et fait jouer quelques relations qui lui étaient redevables.

Ce matin, j'ai décidé de me rendre sur le site et d'affronter le visage du désastre. Tandis qu'un souffle chuchoteur, vague et délicieux, accompagne ma virée maritime, je contemple tristement l'assemblage des poutres de soutien resté debout et sur quoi le socle de l'ouvrage est resté en place. Mais voilà que je découvre un étrange spectacle. Un individu qui me semble immense, se tient debout face aux déferlantes qui viennent se briser à ses pieds. Juché sur la plate-forme ou ce qu'il en reste, il fait des moulinets avec les bras et remue la tête. En me rapprochant, je constate qu'il s'agit d'une femme, grande et charpentée. Elle est vêtue d'une blouse ample et d'une jupe grise tenue par une large ceinture. Des bas de laine à l'ancienne couvrent ses mollets. Sa tignasse blanche tremble et ses mains s'agitent comme si elles voulaient dompter la mer. Munie d'une baguette à main droite, elle semble mimer les mouvements d'un chef d'orchestre ou plutôt de quelqu'un qui veut ramener à lui des éléments égarés. La mer lui répond en l'arrosant copieusement de ses éclats successifs. Elle répète des mots que je ne comprends pas.

Je m'approche d'elle sans me soucier du bruit que font mes bottes sur les galets. De toute façon, la femme semble trop prise par son agitation pour réagir à ma présence. Son dos est secoué de mouvements saccadés. Je m'enhardis sur la passerelle et glisse à plusieurs reprises sur ses planches disjointes.

Les vêtements de cette étrange personne sont bientôt trempés et ses cheveux goutent sur ses épaules. Elle les secoue sans rompre comme une automate, mais aucun mouvement du monstre liquide qui lui fait face ne semble pouvoir la déloger. Sa tenue n'est pas celle d'une artiste ou d'une musicienne mais qui sait si quelque compositeur n'inspire pas sa gesticulation ? Debussy ? Sûrement pas, plutôt Beethoven ou Brückner, à moins que ce ne soit le Léo Ferré de « La mémoire et la mer » ?

Au fond, c'est une heureuse conversion pour mon défunt carrelet que cette scène avancée « plongeant dans les embruns et leurs étreintes conquérantes ! ». Voilà que ça me reprend de citer un poète local dont je lis et relis les odes et les sonnets.

Je n'ai jamais vu cette femme et je suis dérouté par le spectacle qu'elle m'offre. Voilà qu'en m'approchant encore je découvre une paire de sabots en cuir posée sur la dernière poutrelle d'accès au ponton. Pieds nus, la femme remue en rythme et semble totalement prise par son jeu, m'ignorant. Soudain, une vague plus puissante que les autres la déséquilibre. Elle vacille puis se redresse, déploie soudain une violence qui la pousse à lever les bras au ciel et à crier, un cri bientôt étouffé par le vent. Je crains pour sa vie. Sa folie l'empêche sans doute d'avoir conscience des risques qu'elle prend, aussi je ne peux pas en rester là.

Je me risque alors à franchir les derniers mètres, les plus glissants, me retenant à un reste de main courante. Je vacille sous les bourrasques accourues de l'ouest tandis que la brume se lève et laisse apparaître l'île d'Aix. A peine ai-je posé le pied sur la plate-forme que la femme se retourne d'un bloc et me fait face. Elle a le visage à peine ridé d'une « illuminée », comme on dit dans le pays pour parler des possédés. Elle est plus jeune que je l'imaginai de dos, sans doute une cinquantaine d'années. Sa bouche s'ouvre sans arrêt sur un fredonnement saccadé et ses bras continuent à s'agiter. Ce que je prenais pour une baguette de chef d'orchestre est un court bâton noueux. Me voit-elle ? Je l'ignore. Je reste là, figé, à l'observer mais je baisse bientôt le regard, comme si j'étais blessé par le sien, et je recule. Soudain, je reconnais l'air qu'elle fredonne. C'est une vieille chanson qui parle de moutons... « Il pleut bergère ». Je regarde de nouveau la femme qui me fait face et je souris en me mettant à fredonner l'air à mon tour.

- Vous n'êtes pas dans le ton jeune homme. Ecoutez et reprenez !
- Que je reprenne ? Bon.

Sans réfléchir, je me concentre et me mets à chanter.

- Oui c'est mieux ainsi, enchérit-elle. Continuez, allez !

Tandis que je poursuis la mélodie, elle se tourne vers la mer et avance de quelques pas. Puis elle reprend son mouvement et crie « Venez ! ».

Je ne sais si elle s'adresse à moi ou à des personnages imaginaires, mais j'avance et la rejoins et me plaçant à sa droite. A ma grande surprise, la mer se calme peu à peu. La femme tourne son visage vers moi et souffle un autre air.

- J'aime bien mes moutons...j'aime bien mes dindons...

Je reprends avec elle ce duo de « La Mascotte » et tandis que je répète « bêêê », elle a cessé de me fixer et s'est tournée vers la mer. Je me surprends à continuer de fredonner tandis qu'elle reste là, bras levés, front pointant vers le ciel.

- Regardez, me lance-t-elle ! Mes moutons se sont calmés ! Oh qu'ils sont dociles ! Ils sont beaux, n'est-ce pas ?
- Oui bien sûr...des moutons ?
- Oui, ceux que la mer m'offre sans discontinuer, jeune homme de peu de foi !
- Mais qui êtes-vous ?
- Je suis la bergère des eaux et je rassemble l'immense troupeau de mes souvenirs qui bêlent au vent fougueux. Tout mon passé est là.

Sous le ponton, les vagues bruissent, le vent tournoie en silence, un goéland se pose sur un pilotis et penche la tête vers nous. La « bergère des eaux » me regarde puis retourne à son mouvement, bras de nouveau levés vers le ciel :

- Libres, nous voici libres, eux et moi, qui chérissons la mer ! Quel troupeau immense ! Ah, tous mes petits en paix qui sont venus bêler dans la baie !

Puis l'inconnue se met à bêler, mais de moins en moins fort. Je ne sais que faire face à cette femme possédée, étrange et drôle, mais pas incohérente, fantasque mais habitée par je ne sais quelle folie. Et moi qui me suis laissé entraîner dans son jeu ? Tandis que je me retourne et que je m'éloigne, toute à sa déraison elle répète, « ils sont calmés, ils sont calmés ». Je continue à avancer vers la plage et soudain, elle est derrière moi. Ses sabots claquent sur le bois. Une fois quitté le carrelet elle me dépasse et avance fièrement sans se retourner. La mer derrière nous semble figée, au repos. En paix ?

Je me fredonne alors quelques vers d'une chanson de Brassens, « *Il existe encore des bergères qui surveillent leurs blancs moutons / Elles ont la taille légère et un vieux bâton / Il existe encore des bergères, il existe encore des moutons / Et des aventures légères dans tous les cantons.*